

Après l'assassinat de son père, Electre a été mariée à un laboureur et vit reléguée loin d'Argos dans une misérable chaumière. Quand Oreste revient d'exil, les deux enfants d'Agamemnon décident de tuer d'abord Egisthe, puis Clytemnestre qu'Electre a attirée dans son désert en prétextant un accouchement récent.

On aperçoit au loin le char de Clytemnestre.

ÉLECTRE - Arrête... Changeons de sujet.

ORESTE - Qu'y a-t-il ? Est-ce un secours venu de Mycènes ? Que vois-le ?

ÉLECTRE - Non, c'est ma mère, celle qui m'a conçue.

ORESTE - Ah ! quelle magnificence dans son char et ses vêtements !

ÉLECTRE - C'est en beauté qu'elle vient se jeter dans nos filets.

ORESTE - Que faire ? C'est notre mère. Allons-nous l'égorger ?

ÉLECTRE - Es-tu pris de pitié, à la vue de ta mère ?

ORESTE - Hélas ! Comment tuer celle qui m'a mis au monde et nourri ?

ÉLECTRE - Comme elle a fait périr ton père et le mien.

ORESTE - O Phoibos, quel oracle insensé as-tu rendu...

ÉLECTRE - Si Apollon est insensé, qui est sage ?

ORESTE - ... en m'ordonnant le meurtre abominable de ma mère !

ÉLECTRE - A quel mal t'exposes-tu en vengeant ton père ?

ORESTE - On m'accusera de parricide, et j'étais pur.

ÉLECTRE - En ne vengeant pas ton père, tu seras impie.

ORESTE - Je paierai à ma mère le sang versé ; je serai châtié.

ÉLECTRE - Mais qui te punira, si tu ne venges pas ton père ?

ORESTE - N'est-ce pas un mauvais démon qui m'a parlé sous les traits du dieu ?

ÉLECTRE - Assis sur le trépied sacré ? Pour moi, je ne le pense pas.

ORESTE - Je ne pourrai jamais croire que cet oracle est juste.

ÉLECTRE - Prends garde de faiblir et de tomber dans la lâcheté. Va ! Tends-lui le même piège qu'elle a tendu à son mari pour le faire périr avec l'aide d'Égisthe.

ORESTE - J'entre. Terrible est l'entreprise où je m'engage, terrible l'acte que je vais accomplir. Si telle est la volonté des dieux, soit. Mais combien amère et sans douceur est pour moi cette prouesse.

Il se précipite dans la maison. Clytemnestre, sur un char luxueux, suivie d'esclaves troyennes, fait son entrée.

CLYTEMNESTRE - Descendez de voiture, Troyennes, et prenez-moi la main pour que je mette pied à terre. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie ; moi, j'ai prélevé dans le butin ces femmes amenées du pays troyen, pour remplacer l'enfant que j'ai perdue : faible compensation, mais c'est une belle acquisition pour ma maison.

ÉLECTRE - N'est-ce pas à moi, l'esclave chassée du palais paternel et qui habite une misérable chaumière, ô mère, de prendre ta main heureuse ?

CLYTEMNESTRE - J'ai là des esclaves : ne prends pas cette peine pour moi.

ÉLECTRE - Pourquoi ? Je suis une captive et tu m'as chassée de ma demeure. Mon palais conquis, j'ai été conquise, comme elles, orpheline d'un père, abandonnée.

CLYTEMNESTRE - Pourtant ce sont de tels desseins que ton père a conçus contre ceux des êtres qui devaient lui être le plus chers. Je parlerai. Quand une mauvaise réputation s'attache à une femme, on trouve de l'amertume à sa parole. En ce qui me concerne, c'est à tort. Voyons d'abord les faits : s'ils ont mérité la réprobation, la haine est juste ; sinon pourquoi haïr ? Tyndare m'a donnée à ton père : il ne voulait pas ma mort, ni celle de mes enfants. Mais lui, il a persuadé ma fille qu'il allait la marier à Achille, et, en partant, il l'a emmenée loin du palais, à Aulis, où étaient ancrés les vaisseaux. Alors, il l'a étendue au-dessus de l'autel et il a moissonné la blanche joue d'Iphigénie. Si c'était pour préserver sa patrie de la ruine, ou faire la grandeur de sa maison, ou sauver ses autres enfants qu'il l'avait tuée, il sacrifiait un seul être à beaucoup d'autres et je lui aurais pardonné. Mais en réalité Hélène était une prostituée et l'homme qui l'avait prise pour épouse n'a pas su châtier la traîtresse : voilà pourquoi il a fait périr mon enfant. Mais enfin, bien qu'outragée, je ne me suis pas exaspérée et je n'aurais pas tué mon mari. Mais il m'est arrivé avec une fille, une ménade en furie. Il l'a introduite dans son lit et nous avons été deux épouses à vivre ensemble dans la même demeure. C'est un être dévergondé que la femme, je n'en disconviens pas. Mais, ce vice étant en elle, quand un mari commet la faute de mépriser le lit conjugal, la femme se laisse aller à imiter l'homme et se donne ailleurs un amant. Et alors c'est contre nous que le reproche éclate, et eux, les coupables, les hommes, n'encourent aucun blâme. Si de son palais on avait enlevé Ménélas furtivement, m'eût-il fallu tuer Oreste pour sauver Ménélas, mari de ma soeur ? Comment ton père l'aurait-il pris ? Ainsi donc lui, sans mériter la mort, avait le droit de tuer mes enfants, et moi je devais être châtiée par lui ! Je l'ai tué ; je me suis tournée, seule voie qui me fût praticable, vers ses ennemis. Car, des amis de ton père, pour le tuer, qui se fût associée avec moi ? Parle, si tu en as envie, et prouve à ton tour, librement, que ton père n'a pas mérité la mort, en toute justice.

LA CORYPHÉE - Oui, la justice, tu l'as invoquée ; mais ta justice est une honte. La femme, en toutes choses, doit céder au mari, si elle est raisonnable. Celle qui n'est pas de cet avis, je ne tiens même pas compte d'elle, dans mes raisonnements.

ÉLECTRE - Souviens-toi, mère, de tes dernières paroles : tu m'as donné le droit d'être franche.

CLYTEMNESTRE - Je le répète et je ne m'en dédis pas, mon enfant.

ÉLECTRE - Donc, après m'avoir entendue, mère, tu ne me maltraiteras pas ?

CLYTEMNESTRE – Non ; j'opposerai la douceur à tes sentiments.

ÉLECTRE - Je parlerai donc. Mes sentiments ! C'est ce mot qui fera mon préambule. Que n'avais-tu, ô ma mère, toi, de meilleurs sentiments ! Car votre beauté vous vaut une louange méritée, à Hélène et à toi. Mais vous êtes bien les deux soeurs, toutes les deux frivoles et indignes de Castor. Elle, c'est son enlèvement, consenti, qui a causé sa perte ; toi, tu as fait périr le plus grand des héros de la Grèce. Tu avais un prétexte, dis-tu, et prétendais venger ton enfant en tuant un époux. Mais non. On ne te connaît pas aussi bien que moi. Avant que fût décidée la mort de ta fille, ton mari venait à peine de quitter le palais que déjà tu passais tout ton temps devant un miroir à arranger les tresses blondes de ta chevelure. Or une femme qui, en l'absence de son mari, travaille pour le dehors, à sa beauté, rayons-la du nombre des femmes honnêtes. Qu'a-t-elle besoin de montrer à l'extérieur les charmes de son visage si elle ne cherche pas à faire mal ? Or, je suis la seule de toutes les Grecques à le savoir, si le destin favorisait le parti des Troyens, tu étais joyeuse ; s'ils avaient le dessous, tes yeux s'assombrissaient ; tu ne souhaitais pas qu'Agamemnon revînt de Troie. Pourtant tu avais de belles raisons de te montrer sage. Tu avais un mari qui était loin d'être un lâche comme Égisthe, et la Grèce l'avait choisi pour commander à son armée. Ta soeur Hélène s'était conduite de telle façon que la comparaison pouvait t'apporter une grande gloire, car les vices mettent en relief les vertus et attirent sur elles les regards. Mais si, comme tu le prétends, mon père a tué ta fille, quel tort t'avions-nous causé, mon frère et moi ? Pourquoi, après l'assassinat de mon père, ne nous as-tu pas transmis le palais de nos pères ? Pourquoi as-tu apporté à un amant le bien d'autrui, et acheté à ce prix ton mariage ? Ton mari n'expie pas de l'exil l'exil de ton fils ; il n'est pas mort pour expier ma mort, qui est deux fois plus cruelle que la mort de ma soeur,

puisque je suis vivante. S'il faut répondre au meurtre par le meurtre pour que justice soit rendue, je te tuerai, moi, avec l'aide de ton fils Oreste, pour venger notre père. Si ton acte était juste, le nôtre aussi sera juste.

(Au chœur) Quiconque, ne considérant que la richesse et la naissance, épouse une femme perverse est fou. Une épouse de condition modeste, mais vertueuse, vaut mieux pour un foyer que toutes les grandeurs.

LA CORYPHÉE - C'est le Hasard qui prend femme pour vous. Tantôt on tombe bien, tantôt on est moins heureux ; voilà ce que je constate.

CLYTEMNESTRE - O ma fille, c'est naturel, ton père a toujours ton affection. Il en est ainsi : les uns sont du côté de l'homme, les autres au contraire aiment mieux leur mère que leur père. Je te pardonnerai. Aussi bien je ne suis pas tellement heureuse, mon enfant, de ce que j'ai fait. — Mais toi, tu restes ainsi, sans te baigner, mal vêtue, quand tu viens juste de relever de tes couches ! Hélas ! Malheur à moi ! Misérable, quels desseins j'ai accomplis ! Combien j'ai dépassé les bornes permises, dans ma colère contre mon mari !

ÉLECTRE - Il est trop tard pour gémir : le mal est sans remède. Mon père est mort ; mais celui qui erre loin du pays, ton fils, pourquoi ne le rappelles-tu pas ?

CLYTEMNESTRE - J'ai peur. Je considère mon intérêt, non le sien. Le meurtre de son père, dit-on, excite sa colère.

ÉLECTRE - Pourquoi cette férocité de ton mari contre nous ?

CLYTEMNESTRE - C'est son caractère. Toi aussi tu as une nature violente.

ÉLECTRE - C'est que je souffre. Mais je ferai taire ma colère.

CLYTEMNESTRE - Lui, de son côté, ne sera plus aussi dur pour toi.

ÉLECTRE *(ironique)* - Il fait le généreux ! C'est qu'il habite dans ma maison.

CLYTEMNESTRE - Tu vois, c'est toi qui recommences à allumer de nouvelles querelles.

ÉLECTRE - Je me tais. Je le crains autant que je dois le craindre

CLYTEMNESTRE - Laissons ce sujet. — Mais pourquoi m'appelais-tu, mon enfant ?

ÉLECTRE - Tu as appris, je crois, mon accouchement. A cette occasion, en mon nom, offre un sacrifice — car je ne sais pas, moi — pour la dixième lune de mon fils, selon la coutume. Je n'ai pas d'expérience : je n'ai pas encore eu d'enfant.

CLYTEMNESTRE - C'est l'affaire d'une autre, de celle qui t'a délivrée.

ÉLECTRE - Je me suis accouchée moi-même et j'ai mis au monde mon enfant toute seule.

CLYTEMNESTRE - Ta maison n'a donc pas d'amis dans le voisinage ?

ÉLECTRE - Personne ne veut avoir des pauvres pour amis !

CLYTEMNESTRE - Eh bien, je vais entrer, et puisque ton fils a atteint le nombre de jours prescrit, j'offrirai le sacrifice aux dieux. Puis, quand je t'aurai rendu ce service, j'irai au champ où mon mari sacrifie aux Nymphes. — *(Aux serviteurs)* Allons, serviteurs, emmenez mon attelage ; mettez-le devant les mangeoires, et quand vous estimerez que j'ai terminé mon sacrifice aux dieux, revenez ici. Car je dois aussi avoir des égards pour mon mari.

Les serviteurs emmènent l'attelage.

ÉLECTRE - Entre dans ma pauvre demeure. Prends garde de noircir ta robe aux murs couverts de suie. Tu vas offrir aux divinités le sacrifice que tu leur dois.

Clytemnestre entre dans la chaumière.

La corbeille est préparée ; le couteau est aiguisé qui a immolé le taureau près duquel tu vas tomber frappée. Tu seras unie jusque dans la demeure d'Hadès à celui dont tu partageais la couche dans la lumière. C'est ainsi que moi, je te remercierai, et que tu me payeras, toi, la mort de mon père.

Elle rentre dans la maison.

LE CHOEUR - *Strophe.* — O revirements des malheurs ! Ils tournent, les vents qui soufflent sur cette demeure. Jadis, frappé dans son bain, est tombé mon roi, oui, mon roi. De ses cris ont retenti la voûte et les chaperons de marbre du palais. Il disait : « O malheureux ! Quoi, femme, tu vas m'assassiner quand après dix semailles je reviens dans ma chère patrie ? »

Antistrophe. — Voici que reflue la justice ! Elle traîne sous nos yeux l'épouse infidèle. L'infortuné ! son mari, après de longues années, revenait dans son palais et dans les murs que les Cyclopes ont élevés jusqu'au ciel. Avec son arme aiguisée elle l'a tué de sa propre main ; ses mains ont saisi une hache. La misérable ! C'était son époux, quelque tort qu'autrefois il ait eu envers la malheureuse !

Épode. — Comme une lionne des montagnes qui vit dans les chênaies des grasses terres, elle a perpétré son crime.

CLYTEMNESTRE - O mes enfants, au nom des dieux, ne tuez pas votre mère !

LA CORYPHÉE - Tu entends un cri sous ce toit ?

CLYTEMNESTRE – Hélas ! A moi, à moi !

LA CORYPHÉE - Je gémiss moi aussi : ses enfants s'emparent d'elle.

LE CHŒUR - Oui, Dieu répartit la justice quand l'a décidé le Destin. Cruel est ton sort, mais impie fut ton crime, ô malheureuse, envers ton époux.

On voit sortir de la chambre Électre, Oreste et Pylade. Une machine amène sur la scène les cadavres de Clytemnestre et d'Égisthe.

LA CORYPHÉE - Mais les voici qui tout souillés du sang encore fumant de leur mère portent leurs pas hors de la maison : ces marques sont des trophées qui leur vaudront de tristes surnoms. Non, il n'y a point de maison plus malheureuse que celle des descendants de Tantale et il n'y en eut jamais.

ORESTE - *Strophe I.* — O Terre et toi, Zeus, qui vois tous les actes des mortels, contemplez ici du crime les victimes sanglantes, abominables, ces deux corps étendus sur le sol, frappés par ma main en expiation de mes souffrances..... (Lacune)

ÉLECTRE - C'est trop de larmes, ô mon frère ! Et j'en suis la cause, moi ! j'étais consumée de haine, malheureuse ! pour cette mère qui m'a mise au monde !

LE CHŒUR - Ah ! quel destin, quel destin est le tien, ô mère qui a mis au monde ... (lacune)... la cruauté d'un traitement horrible, et as enduré les souffrances les plus terribles de la part de tes enfants. Tu as expié le meurtre de leur père, justement.

ORESTE - *Antistrophe I.* — Ah ! Phoibos, ton oracle a chanté une justice obscure, mais manifestes sont les maux dont tu nous as accablés... (texte corrompu)... de la terre de Grèce. Dans quelle autre cité m'en aller ? Quel hôte, quel homme pie vers ma tête dirigera ses regards ? j'ai tué ma mère.

ÉLECTRE - Hélas ! hélas ! et moi ? Où m'en aller ? Dans quel chœur ? A quelles noces ? Quel époux me recevra dans sa couche nuptiale ?

LE CHŒUR - A leur tour, tes pensées ont changé au souffle du vent. Tes pensées sont pieuses, maintenant ; tout à l'heure elles ne l'étaient pas. Tu as poussé à un crime horrible, amie, ton frère, contre sa volonté.

ORESTE - *Strophe II.* — Tu as bien vu comme la malheureuse a rejeté ses voiles, a découvert son sein au moment du meurtre ? Hélas ! malheur à moi ! Sur le sol elle a traîné son corps, qui m'a enfanté. Et moi par les cheveux...

LE CHŒUR - Je le sais. Par quelles douleurs es-tu passé en entendant les cris, les plaintes d'une mère qui t'a mis au monde !

ORESTE - *Antistrophe II.* — Elle a poussé ce cri, en portant la main à mon menton : « Mon enfant, je te supplie. » A mes joues elle s'est suspendue, au point que mes mains ont lâché le glaive...

LE CHŒUR - La malheureuse ! Comment as-tu eu le courage de regarder le sang de ta mère expirante ?

ORESTE - *Strophe III.*..... et moi, j'ai jeté mon manteau sur mes yeux, puis je l'ai immolée, plongeant mon glaive dans le cou de ma mère.

ÉLECTRE - Et moi, je t'ai encouragé et j'ai touché l'épée, avec toi.

LE CHŒUR - Tu as commis le plus horrible des crimes.

ORESTE (*à Électre en lui tendant un voile*) *Antistrophe III.* — Prends. Couvre d'un voile les membres de ta mère et ferme ses blessures. (*A Clytemnestre*) Ce sont donc tes meurtriers que tu as mis au monde.

ÉLECTRE - Vois, mère que nous avons chérie, puis haïe, nous t'enveloppons de voiles.

LE CHŒUR - Terme aux malheurs épouvantables de cette maison !

Apparaissent les Dioscures, au-dessus de la scène.

Mais voici qu'au-dessus du toit de cette demeure apparaissent... qui ? des démons ou quelques-unes des divinités célestes ? Car ce n'est pas là un chemin pour les mortels. Pourquoi se manifestent-ils aux yeux des humains ?

LES DIOSCURES - Fils d'Agamemnon, écoute. Les Jumeaux, frères de ta mère, t'appellent, les Dioscures, Castor et mon frère Pollux que voici. Nous avons à peine apaisé une terrible tempête déchaînée contre un vaisseau que nous sommes venus à Argos, car nous avons vu le meurtre de notre soeur, ta mère. Juste est son châtiment, mais non ton acte. Phoibos, oui, Phoibos — mais il est mon roi, je me tais —, tout sage qu'il est, ne t'a pas rendu un oracle sage. Approuvons-le ; il le faut bien. Mais désormais tu dois faire ce qu'ont décidé la Moire et Zeus à ton sujet.

Donne Électre pour femme à Pylade ; qu'il l'emmène à son foyer. Toi, quitte Argos ; car il ne t'est plus permis de fouler le sol de cette cité, après avoir tué ta mère. Les Kères terribles, les déesses à la face de chienne, vont lancer leur char à ta poursuite ; en proie à la folie, tu vas errer. Arrivé à Athènes, embrasse la sainte statue de Pallas. Elle les écartera de toi en les frappant d'effroi et leurs terribles serpents ne t'atteindront pas : elle étendra au-dessus de ta tête le cercle de son bouclier à tête de Gorgone. Il y a là-bas une colline d'Arès où pour la première fois les dieux ont siégé afin de juger d'un crime sanglant lorsque le cruel Arès tua Hallirrothios, plein de colère, irrité qu'il était des noces impies de sa fille, Hallirrothios, fils du seigneur de la mer. Là existe un suffrage très saint, sûr, institué par une des divinités. C'est là que toi aussi tu dois comparaître pour ton meurtre. L'égalité des suffrages te fera échapper à une sentence de mort. Loxias prendra l'accusation sur lui puisque c'est son oracle qui a commandé le meurtre de ta mère. Dans l'avenir il sera établi comme une loi que l'égalité des suffrages donnera gain de cause à l'accusé, toujours. Les terribles déesses, frappées de désespoir par ce jugement, près de la colline même se précipiteront dans une crevasse du sol ; et il y aura là un oracle sacré, révérend des mortels. Toi tu devras habiter une ville d'Arcadie, sur les rives de l'Alphée, près de l'enclos lycéen ; ton nom sera donné à cette cité.

Voilà ce que je te prédis. (*Montrant le corps d'Égisthe*) Le cadavre d'Égisthe, les citoyens d'Argos le mettront au tombeau. Quant à ta mère, Ménélas qui vient d'arriver à Nauplie, bien qu'il ait pris Troie depuis longtemps, avec l'aide d'Hélène l'ensevelira. Car c'est du palais de Protée qu'elle revient ; elle a quitté l'Égypte ; elle n'est même pas allée en Phrygie. Zeus, pour allumer la dis-corde et le carnage chez les mortels, a envoyé un fantôme d'Hélène à Ilion. Donc que Pylade, avec la vierge, qui est aussi épouse, s'en aille de la terre achéenne à son foyer ; qu'il emmène celui qu'on appelle ton beau-frère sur la terre de Phocide et lui

donne force richesses. Toi, porte tes pas par le col de la terre isthmique et va-t'en à l'heureuse demeure de Cécropie. Quand tu auras épuisé le lot de malheurs que t'a imposés le destin pour ton meurtre, tu vivras heureux, délivré de tes peines.

LA CORYPHÉE - O fils de Zeus, m'est-il permis de vous adresser la parole ?

LES DIOSCURES - Oui, vous n'êtes pas souillées par ces meurtres.

ORESTE - Puis-je parler, moi aussi, Tyndarides ?

LES DIOSCURES - Toi aussi. Je rejeterai sur Phoibos cet acte sanglant.

LA CORYPHÉE - Comment, étant dieux et les frères de cette morte, n'avez-vous pas chassé les Kères de sa demeure ?

LES DIOSCURES - C'est l'arrêt de la Fatalité qui les a poussés à cet acte nécessaire, ainsi que les ordres peu sages sortis de la bouche de Phoibos.

ÉLECTRE - Quel Apollon, quels oracles m'ont fait devenir, moi, la meurtrière de ma mère ?

LES DIOSCURES - Communes sont vos actions, communes vos destinées. La même malédiction lancée contre vos pères vous a tourmentés tous les deux.

ORESTE - O ma soeur, après un si long temps, à peine je t'ai revue qu'aussitôt je dois me priver de ton amour et te quitter, comme tu dois me quitter.

LES DIOSCURES - Elle a un mari et un foyer ; elle n'est pas à plaindre, si ce n'est de quitter la cité des Argiens.

ÉLECTRE - Et quel sujet plus grand de larmes que de laisser la frontière de la patrie ?

ORESTE - Soit. Moi je vais quitter le palais de mon père et à la sentence d'étrangers soumettre le meurtre commis sur ma mère.

LES DIOSCURES - Courage. C'est dans la cité de Pallas que tu arriveras : elle est pieuse. Va, résigne-toi.

ÉLECTRE - Serre ta poitrine contre ma poitrine, ô frère chéri ! Nous serons séparés, loin des demeures paternelles, parles sanglantes imprécations de notre mère.

ORESTE - Tends tes bras, étreins-moi. Comme sur le tombeau d'un mort verse un chant funèbre.

LES DIOSCURES - Hélas ! hélas ! terrible est cette plainte à entendre, même pour les dieux. Nous avons, moi et les habitants du ciel, de la pitié pour les mortels accablés de misères.

ORESTE - Je ne te verrai plus.

ÉLECTRE - Moi non plus, je ne m'approcherai plus de ton regard.

ORESTE - Ce sont là les dernières paroles que tu m'adresses.

ÉLECTRE - Adieu, ô ma cité ! Adieu, adieu mille fois, vous mes concitoyennes.

ORESTE - Très fidèle amie, tu t'en vas déjà ?

ÉLECTRE - Je m'en vais, les yeux mouillés par la tendresse.

ORESTE - Pylade, adieu. Pars ; épouse Électre.

LES DIOSCURES - A eux le soin de ce mariage.

Électre et Pylade sortent.

Mais voici les Chiennes. Fuis ! Pars pour Athènes. Terribles, elles s'élancent sur tes traces ; leurs mains sont des serpents ; elles ont une peau noire ; de terribles douleurs elles font leur pâture.

Oreste s'enfuit.

Nous, hâtons-nous vers la mer de Sicile, pour sauver les vaisseaux dont la proue est battue par les vagues. Parcourant la plaine éthérée, nous ne venons pas en aide aux impies, mais ceux à qui la piété et la justice sont chères durant leur vie, nous les délivrons des terribles dangers et les sauvons. Ainsi, que personne à l'injustice ne consente et ne navigue avec les parjures ! C'est ce que moi, un dieu, je proclame aux mortels.
Les Dioscures disparaissent.

LA CORYPHÉE - Réjouissez-vous ! Celui qui peut se livrer à la joie sans que le destin le frappe de quelque infortune, seul des mortels connaît la félicité.

Traduction d'Henri Berguin